

L'OEUILLETON

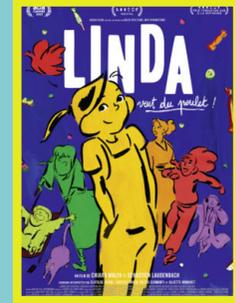
Demain



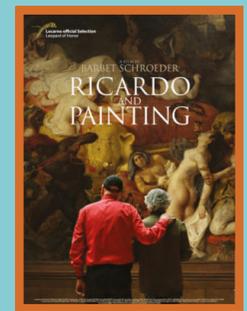
Emma Hartvig, At the cinema (Wiener Frauen)



Léo, 9h15



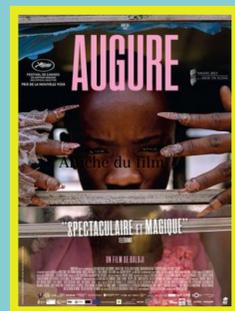
Linda veut du poulet, 9h30



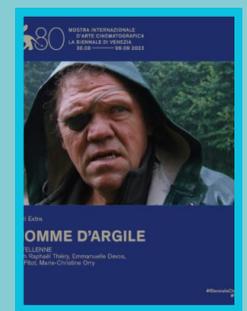
Ricardo and painting, 14h15



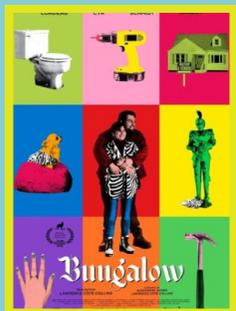
Les algues vertes, 14h15



Augure, 18h



L'homme d'argile, 18h



Bungalow, 21h



Le syndrome des amours passées, 21h

NUMERO 3
23/11



ARCE
Lapérouse
Les Cordeliers

Sommaire

Édito	2
Aujourd'hui	3
Entretien avec Mandico	4
Zoom sur le documentaire	5
Critique(s)	6
Zoom sur Denys Arcand	7
Critique(s)	8
Zoom sur Sébastien Lifshitz	9
Critique(s)	10
Demain	11

Édito

En cette ère numérique, le cinéma continue d'évoluer, brisant les limites de l'ordinaire pour nous plonger dans des mondes imaginaires. Il est impossible de capturer toute la richesse de cette forme d'art, mais nous tentons à chaque projection d'en saisir l'essence de sa magie. Le septième art est un reflet de la société, un miroir où se retrouvent les peurs et les rêves de l'humanité. Les cinéastes transforment des scénarios en émotions, des images en souvenirs marquants. Du noir et blanc aux écrans de la 3D, le cinéma a traversé des décennies, adaptant sa forme sans perdre son pouvoir de captiver.

En 2023, les frontières entre le cinéma traditionnel et les plateformes de streaming s'estompent, ouvrant de nouvelles opportunités pour les créateurs. La diversité des scénarios et des voix révèle une industrie en constante mutation, enrichissant la mosaïque cinématographique. Le cinéma conserve son rôle de conteur d'histoires, et continue de nous transporter de la réalité à l'irréel. Chaque séance permet l'évasion, une invitation à explorer l'inconnu.

Le cinéma reste un art en perpétuel mouvement, transcendant le temps et les tendances. A travers cet oeilleton, nous ne pouvons qu'effleurer la surface de son influence. Aujourd'hui, il ne vous reste plus qu'à vous immerger dans l'écran, à la recherche de ces moments où la magie opère et où le cinéma continue de surprendre votre imagination.

Au plaisir de vous retrouver dans les salles,
Les étudiant.es de L3 Lettres de Champollion.

Aujourd'hui



Les filles d'Olfa, 9h15



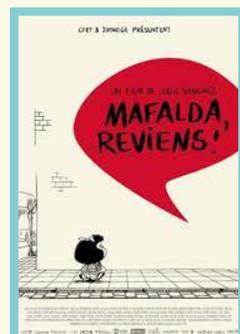
Chien de la casse,
13h



La voie royale, 13h45



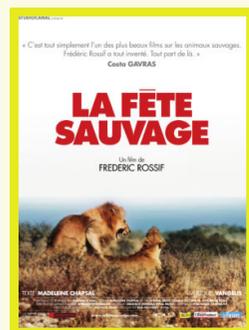
La vénus d'argent, 18h



Mafalda, reviens ! 18h15



Double foyer, 21h



La fête sauvage, 21h

ARCE
Lapérouse
Les Cordeliers

Rencontre avec Nathalie Richard

Le célèbre cinéaste toulousain, Bertrand Mandico, à l'atmosphère onirique, surréaliste et fictionnelle n'a pas pu être présent à la projection de son long métrage. Nathalie Richard, actrice et figure de *Conann* à 55 ans, présente à la représentation, nous a fait l'honneur de répondre à nos questions :

Quelle atmosphère avez-vous ressentie durant le tournage de ce film ?

« L'atmosphère sur scène était très étrange ». L'actrice nous confie avoir eu la sensation d'avoir eu une vie antérieure.

Est ce que pour vous la mise en scène est plus importante que le dialogue ? Ou les retrouve-t-on sur un pied d'égalité ?

« Les deux, le dialogue doit soutenir cette mise en scène. Il ne faut pas se personnifier mais croire à ce qu'on voit. Tout ce qui est à dire est important. Ce sont des plans séquences qui ne laissent pas place à l'erreur. Il y a un élan collectif dans le jeu et le dialogue pour parvenir à un bon résultat. »

Comment êtes-vous tombée dans l'univers de Mandico ?

Nathalie Richard en est à sa troisième collaboration sur long métrage avec Bertrand Mandico. Une rencontre grâce à une amie actrice avec qui elle avait tourné auparavant. Elle exprime avoir eu soif de nouvelles expériences et de performances. Elle désire aller vers un inconnu, et partager la vision onirique du réalisateur.

Qu'est ce qui différencie cette œuvre de ses précédentes ?

Il faut savoir que les mises en scène de Bertrand Mandico ne nécessitent aucune post-production. L'artisanat est mis en avant. Mais à contrario des précédentes, cette œuvre se singularise par sa prise en pellicule ainsi que son tournage à la grue. D'ailleurs, la mise en scène était plus ample et ne laissait pas apparaître de ciel pour laisser penser à la damnation.

Zoom sur le documentaire

Fin XIXe, le cinéma fait ses débuts et les frères Lumière initient le système des 24 photographies par seconde, assemblées pour produire un mouvement. Ils font la démonstration publique du Cinématographe en mars 1895 en projetant *Sortie d'usine*. Suite à cela, les frères Lumière missionnent des opérateurs dans le monde entier pour qu'ils filment et capturent des « vues » documentaires. À travers ses petites séquences de vies anodines filmées aux quatre coins du monde, on peut considérer cela comme les premières mises en scène du réel. Peu à peu le documentaire est utilisé comme outil d'information, c'est le cas en 1960 avec le Pathé Journal, qui envoie des agents aux grands événements sportifs ou publics pour les documenter à travers des vidéos.

Le documentaire se dessine alors et fait face à la problématique de l'objectivité de son contenu. Avec pour intention de montrer le réel et donc, représenter la vérité, il y a cependant un problème : la subjectivité. Un documentaire a un.e réalisateur.trice et donc une certaine mise en scène, rien que par le choix des plans et du montage. Ainsi, le documentaire se veut représentatif de la réalité, mais comme le dit Georges Rouquier, en 1946 « La vérité, vous la surprenez par petits morceaux mais pas constamment pour faire un film d'1h30 qui tienne debout. Quand on ne peut pas avoir la vérité, on la recrée. La question c'est de la recréer avec le maximum de vérité possible. » En effet, le documentaire se veut véritable, mais il n'est pas complètement objectif. Un documentaire a un.e scénariste, ce qui présuppose alors un écart entre le réel et l'intention du documentaire. Il cherche à représenter la réalité en la recréant pour la caméra.

Le documentaire est, de nos jours, un outil social pour éveiller et informer les consciences, avec des documentaires sur tous les sujets : sur l'Histoire, la nature, les animaux, les mouvements sociaux, des affaires politiques et judiciaires... Le documentaire donne des clés de compréhension du monde, mais il ne faut pas oublier les usages dangereux qui peuvent en être fait comme la propagande par exemple.

Zoé

Critique(s)

Conann, de Bertrand Mandico

“Larmes, vengeance, sexe” Voilà les propos de Rainer, chien de l'enfer, pour qualifier l'histoire de Conann. Le démon, dit romantique, nous accompagne dans les 6 vies de Conann. Chacune d'entre elles représente une étape vers la vieillesse, telle la mue d'un serpent. Conann n'est pas une femme ayant une apparence définie, elle est une figure féminine toujours plus vicieuse, plus sombre et plus barbare que la précédente.

Barbare, barbare, barbare, sera le terme qui résonnera le plus dans votre esprit à la fin du visionnage. La mort se mêle à l'amour, ne laissant que triomphe à la barbarie. On observe une métaphore de l'avarice du monde et de ses péchés, via la contrepartie d'une absence de remords et d'humanité.



“Heureux les nécrophiles jamais déçu par l'amour”, citation qui peut vous laisser perplexe, voire même vous déranger, mais pourtant ce sont ces ressentis que procure ce film. Rainer, garde des enfers, sera l'être le plus malveillant et affamé de plaisir charnel que vous rencontrerez. Les flash allant du noir et blanc, aux couleurs ainsi qu'au thermique, vous enverront directement aux enfers suite à une crise d'épilepsie. 1h45 de film avec beaucoup de têtes baissées et de départs précipités, voilà ce que m'inspire le gore glamour de Bertrand Mandico.

Lisa

Zoom sur Denys Arcand

Denys Arcand est un réalisateur, scénariste, producteur et acteur né en 1941. C'est une figure emblématique du cinéma québécois, qui est parvenu à séduire un public international grâce à un style de film diversifié.

Il commence sa carrière cinématographique dans les années 60 en travaillant d'abord sur des documentaires engagés et polémiques, puis sur des fictions sociologiques, qui lui apportent un immense succès jusqu'à même lui assurer une renommée mondiale pour ses œuvres.



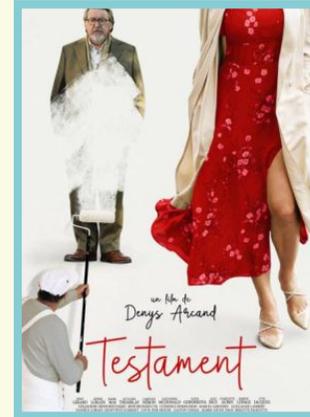
En 1986, il obtient la nomination du meilleur scénario au festival de Cannes pour son film *Le Déclin* de l'empire américain. Mais également un Oscar en 2004, pour le meilleur film en langue étrangère avec *Les invasions Barbares*, témoignant de sa reconnaissance mondiale dans le monde du cinéma.

Sa filmographie témoigne d'une réflexion sur les transformations culturelles et politiques du Québec. Il est connu pour son analyse critique sur la société et sa représentation satirique des enjeux contemporains et des relations humaines. En dehors de son travail cinématographique, il est également un intellectuel engagé qui contribue à la réflexion sur la culture et la politique au Québec. Grâce à son influence et ses interventions, il occupe un rôle essentiel concernant la réflexion et la critique de la société, allant au-delà du domaine cinématographique pour inspirer la sphère publique.

Critique(s)

Testament, de Denys Arcand

Le 22 novembre, Denys Arcand sort en salle un nouveau chef-d'œuvre, son *Testament*. Ce film, c'est avant tout une blague cynique. Une caricature des générations et de l'écart monumental qui les sépare : on se retrouve face à une imitation moqueuse des jeunes qui en font trop, et des vieux qui n'en font pas assez. À travers une dispute générationnelle pour un simple tableau, on retrouve une critique des extrêmes, et deux camps dans l'incompréhension. L'un comme l'autre, n'arrivant pas à faire fonctionner cette belle machine qu'on nomme société.



Ce film est en réalité une ode au genre humain et aux quelques choses qui l'unissent, l'amour, sa course contre le temps et sa fuite inévitable, et surtout la bêtise. C'est un film qui parle de solitude, d'un homme qui a laissé sa vie lui échapper et que le monde a laissé derrière lui. C'est l'histoire de gens qui cherchent à échapper à la mort, et celle de ceux qui embrassent le futur. *Testament*, c'est en quelque sorte une caricature vous rappelant les éléments essentiels de la vie.

Ne vous laissez pas effrayer par ce titre pour le moins sinistre, car pour chaque blague, chaque détail humoristique, chaque moment absurde, c'est une ligne de plus dans le *Testament* de Denys Arcand, un dernier message destiné à un monde qu'il critique autant qu'il admire.

Arthur

Zoom sur Sébastien Lifshitz

Sébastien Lifshitz, né le 17 février 1968 à Paris, est un réalisateur et producteur français dont la carrière est marquée par son engagement pour la représentation diversifiée des identités LGBTQ+ dans le cinéma. Issu d'une famille franco-israélienne, Lifshitz est entré dans le monde du cinéma en tant qu'assistant réalisateur.



Sa renommée a pris son envol avec le documentaire *Presque Rien*, sorti en 2000, qui explore une histoire d'amour de deux jeunes hommes. Ce film a eu une très grande expansion et a établi Lifshitz comme un cinéaste sensible aux nuances des relations humaines et aux histoires qui passaient inaperçues.

Les Invisibles (2012) est un autre jalon important dans sa filmographie, où il donne une voix aux personnes âgées LGBTQ+ souvent marginalisées. Cette œuvre témoigne de sa volonté de documenter des histoires souvent négligées par la société : «Il y a une si grande puissance romanesque dans la vie de ces anonymes que je voulais trouver une sorte d'équivalent par la mise en scène pour pouvoir leur donner la place ».

Avec *Adolescentes* (2019), Lifshitz prend une approche unique en suivant l'évolution de deux adolescentes sur une période de cinq ans, offrant ainsi une perspective intimiste sur le passage à l'âge adulte.

En plus de son travail cinématographique, Lifshitz est également producteur et a contribué à la réalisation de projets tels que *Les Témoins* (2014), une série télévisée explorant les débuts de l'épidémie du VIH en France.

Critique(s)

Madame Hofmann, de Sébastien Lifshitz

L'hôpital public est le symbole de la république. L'année 2020 fut une année très dure en France à cause du COVID-19. Elle a été difficile pour tous ceux qui ont souffert de cette pandémie et pour le personnel médical qui a risqué sa vie pour en sauver d'autres.

Madame Hofmann est un film documentaire qui raconte l'histoire de Sylvie Hofmann, infirmière à l'hôpital nord de Marseille depuis trente ans et qui témoigne de ses difficultés professionnelles interminables et de ces problèmes de santé qu'elle n'a jamais osé révéler à ses collègues de travail, des expériences qu'elle n'a jamais pu oublier et qui resteront toujours dans sa mémoire, même après sa retraite à la fin du film.

On retrouve dans ce film des témoignages très émouvants de la part de Sylvie depuis qu'elle a commencé son travail à 18 ans, notamment la mort d'une jeune patiente ayant eu une crise cardiaque, ce qui est également la façon dont elle a perdu sa fille. Malgré tout cela, Sylvie arrive à bien gérer son hôpital, à conseiller les stagiaires et nouvelles infirmières et réussit à créer un environnement très convivial qu'elle quitte, les larmes aux yeux, puisque que selon elle, 40 ans dans un hôpital est égal à un milliard de vies. Elle s'engage également à prendre toutes les responsabilités qui existent et accepte la culpabilité lorsque quelqu'un quitte ce monde.

Ce film retrace donc le parcours d'une femme très courageuse, Sylvie Hoffman, qui transporte la vie en elle et fait passer un message d'espoir pour toutes les personnes qui souffrent. Elle s'engage à faire tout ce qui est en son pouvoir pour vivre plus longtemps et résiste avec le sourire afin de pouvoir voir grandir ses enfants et petits enfants.

Massinissa